

UN POÈTE AU JARDIN

D'où vient que lire au jardin procure un plaisir à nul autre pareil ? Assis sur un banc de bois ou une chaise de fer, à l'ombre de ce tilleul, près de ce massif qui embaume et qui bruisse, je suis le cortège silencieux des mots qui se faufilent dans la palpitation du soleil et l'agitation des feuilles. Et voilà que ces mots paisibles m'entraînent dans leur promenade. Ils ne sont plus tout à fait les mêmes. On pourrait les croire soulagés de l'obligation de nommer, plongés dans une espèce de rêverie heureuse... Ni la lumière, ni le parfum des fleurs, ni le chant des oiseaux, ni même le calme du lieu, ne suffit à expliquer ce bonheur de lecture, non plus que l'oisiveté confiante que semble retrouver la langue... Lus dans le calme d'un jardin, les mots sont comme nous : ils se plaisent au monde ; ils s'y reposent et s'en délectent, au lieu de l'affronter. Oui, il peut arriver qu'eux aussi soient heureux, et c'est le cas en cet endroit ! Le bonheur n'est-il la résultante d'une certaine conjoncture : un ensemble de circonstances, un concours de faveurs, une qualité d'harmonie ?

On dit parfois de certains dons que ce sont des cadeaux du ciel. Lire dans un jardin est un cadeau terrestre. Une sensation de surabondance s'attache au simple fait d'être simultanément présent au monde et à la langue. Assis, un livre entre les mains, c'est comme si je me trouvais deux fois accueilli et deux fois protégé : entouré de signes, entouré de fleurs. Lire est alors une manière de se rapprocher, non de s'enfuir. Descendre mot à mot dans la substance du sensible... Tout à la fois enclos et délivré... Vivant dans l'entrouvert du livre et du jardin...

Souvenez-vous de la fenêtre « ouverte un peu sur le petit jardin » par où s'échappe l'air apeuré, « bien vieux, bien faible et bien charmant » que Mlle Mathilde Mauté joue au piano dans le dernier vers de la cinquième « Ariette oubliée » des *Romances sans paroles* de Paul Verlaine... Ou rappelez-vous la vieille porte, elle aussi entrouverte, que l'on pousse pour entrer dans le sonnet « Après trois ans », troisième des *Poèmes saturniens* :

« Ayant poussé la porte étroite qui chancelle

Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle. ».

Quand ainsi le livre s'entrouvre comme une porte ou comme une fenêtre sur un jardin, voilà que paraît s'accomplir la complémentarité inespérée du sensible et du sens. Les mots, qui ressemblent tant à des feuilles ou des fleurs séchées coincées entre les pages de ces herbiers que sont les livres, rencontrent autour d'eux leur floraison, leur sève, leurs couleurs, peut-être même leur parfum. Ils éclosent. Et voilà que la richesse du sens se fait complémentaire de celle de la nature. Un jardin est une chambre sans murs où l'on vient lire, non pour mieux s'endormir, mais pour mieux entrer dans l'intimité du monde.

J'aime lire auprès de l'herbe, avec le vent et le commentaire indiscret des oiseaux. Et j'aime que les mots se disposent en massifs ou en bouquets dans un poème. Rapprocher poésie et jardin est une idée simple, assez belle, et dont la justesse n'a pas échappé aux poètes...

En 1863, au moment de conclure sa présentation de Marceline Desbordes-Valmore dont il a souligné les qualités de sensibilité, Baudelaire choisit cette formule : « cette poésie m'apparaît comme un jardin¹ ». Il précise aussitôt qu'il ne s'agit ni de la solennité grandiose de Versailles, ni du pittoresque des jardins italiens, mais d'un « simple jardin anglais, romantique et romanesque », où des massifs de fleurs « représentent les abondantes expressions du sentiment ». Ensuite, il file pendant vingt lignes la comparaison et invite le lecteur à lui emboîter le pas pour parcourir les paysages mentaux de l'œuvre de Marceline : étangs immobiles de la résignation, ruines gothiques où vont nicher les souvenirs, allées sinueuses et ombragées, fleurs qui « se penchent vaincues », oiseaux qui « ne parlent qu'à voix basse », déluge de larmes enfin lorsque l'orage éclate...

Cette nouvelle carte du tendre dessine un paysage *état d'âme*, enclos dans les limites d'un jardin modeste propice à ce que l'on pourrait appeler une *étude de sensibilité*.

¹ Baudelaire, *Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, T.2, p. 148.

Qu'est-ce qu'un jardin, sinon un fragment de nature composé, ordonné par la sensibilité humaine ? Qu'est-ce qu'un poème, sinon un morceau de langue lui aussi composé et qui cadre ensemble le sens et le sensible ?

« Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches »... dit le jardin qui ne se donne pas seulement à regarder mais à écouter et à lire. Prêtant l'oreille à leur silence têtu, il rend audible la langue secrète des choses et fait parler la fleur, l'insecte, l'eau et le gravier. Ainsi les jardins d'Orient sont-ils des poèmes de pierres, d'eau et de plantes, des calligraphies de tiges, de feuilles, de fleurs.

Les jardins des poètes qui nous sont les plus proches dans le temps, ceux de la deuxième moitié du vingtième siècle, sont bien différents. Ils renvoient moins aux paysages et aux caprices du sentiment qu'à l'écriture elle-même, son ordre, ses tracés, ses limites. Ce n'est plus tant la sensibilité qui se trouve ainsi représentée que la capacité de la langue à la dire.

Dans son jardin d'Avignon, le poète Jean Tortel s'est fait l'observateur de ce qu'il appelle le « beau temps vert », cette profusion végétale dont l'épaisseur substantielle est parfois oppressante. Travailler au jardin, travailler au langage deviennent une même tâche. Comme on entre la bêche dans la terre avec effort, il faut à qui écrit échancre, aérer la langue, pour faire en sorte qu'elle livre du sens.

C'est également au paysage en éclats d'un jardin dévasté que se heurte Claude Esteban dans *Terres, travaux du coeur*². « J'avais un jardin sans feuillage. Trop de ciel l'a perdu » écrit-il. La marche est pénible sur cette terre désormais à nu. L'écriture se fait rageuse pour donner sur le papier un lieu à ce qui n'a plus de lieu. Elle bêche une absence de jardin. Elle connaît son exil et ne cherche pas à restaurer lyriquement quelque Éden que ce soit.

Peut-être est-ce du côté des vergers chers à Philippe Jaccottet que se retrouvent les heureux jardins d'aujourd'hui : "Je crois bien qu'en tout verger, l'on peut voir la demeure parfaite: un lieu dont l'ordonnance est souple, les murs poreux, la toiture légère; une salle si bien agencée pour le mariage de l'ombre et de la lumière que tout mariage humain devrait s'y fêter, plutôt qu'en ces tombes que sont devenues tant d'églises."

² Flammarion, 1979.

Chacune de ces géographies végétales engage un rapport singulier à la nature et à la langue : une façon de passer ou de s'attarder, de regarder, de cueillir, voire de bêcher, de ratisser ou de sarcler, puisque l'écriture suppose autant de soins patients que le jardinage. Ce n'est pas une simple promenade parmi des verdure accueillantes et des mots dociles ; il y faut aussi retourner et préparer la terre. Le poème est ce texte qui a des bords, comme le jardin est cette terre que l'on a bordée – dont on a fait le lit, tiré les draps. Un poème est un lieu où la langue est mise en observation, se donne à voir singulièrement. De même, un jardin est un lieu où la nature cadrée se trouve comme analysée. Le jardin, comme le poème, est l'espace d'une attention, d'une délicatesse, d'un toucher particulier. Il est une affaire de détails, d'ordonnement, de perspectives et de contrastes. Il tend vers le tableau.

Allons plus loin : nous faisons sur la terre le lit de notre existence, et nulle part ailleurs. Il n'est pas d'autre monde ; nous n'irons jamais jardiner la lune ! Et le poème que Mandelstam définissait comme « un phénomène sublunaire terrestre » est fait pour nous donner à aimer ce monde qui est le nôtre en ce qu'il a d'irremplaçable : ses équilibres, sa disponibilité, sa générosité à notre endroit.

Dans son « Toast funèbre » à Théophile Gautier, Mallarmé trouve pour dire cela une formule magnifique. Il évoque la terre par une périphrase, « les jardins de cet astre », et il fixe au poète le devoir de faire survivre « pour l'honneur », sur le papier « Une agitation solennelle par l'air / De paroles, pourpre ivre et grand calice clair », autant dire y planter des fleurs qui ne se faneront jamais !

Cet astre, le nôtre, a des jardins. Préservons-les ! Une telle adhésion au terrestre détourne des fantômes de la vie éternelle et du Paradis. Votre Dieu, si vous y croyez, ne vous en voudra pas d'aimer le monde qu'il a créé ! Il fut le premier jardinier. Avez-vous jamais songé à son gros tablier de toile bleue, ses bottes de caoutchouc, sa moustache, ses mains rouges, son chapeau de paille ? Si éloigné et si perdu que soit l'Éden, il reste dans nos jardins quelque chose

d'un matin du monde. « Tous les matins, je me promène le sécateur à la main et fais leur toilette aux fleurs, avant la mienne », écrivait Mallarmé dans une lettre, à propos de son jardin de Valvins. Rêvait-il alors, comme plus tard Henri Michaux, d'être « agréé comme plante », ou comme François Cheng d'accéder « à la même lenteur, la même confiance et le même bonheur de vivre que les plantes. » Peu importe. Il faisait chaque matin connaissance avec ses raisons d'être.

Jean-Michel Maulpoix